

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL,

Rue Saint Jean n. 39.

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et lendemain de fêtes exceptés. On souscrit au bureau du PATRIOTE, ou on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

HONNEUR ET PATRIE

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 piastres par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

Samedi 25. — Bataille de Mincio (Italie), par le général Eugène (1814).

FRANCE.

SORTIRONS-NOUS DE LA POLITIQUE NÉGATIVE.

Deux années d'expérience l'ont démontré : la politique de M. Guizot au dedans et au dehors est aussi négative, elle peut-être aussi dangereuse que celle de M. Thiers. Tous deux ont été portés au Pouvoir par ce protestantisme politique qui a enfanté tour-à-tour 89, 1814 et 1830 ; M. Thiers protesta plutôt contre l'élément aristocratique du dehors. M. Guizot contre l'élément démocratique du dedans. Mais, en se succédant tour-à-tour aux affaires, l'un et l'autre ne font qu'augmenter les embarras et les périls de l'extérieur et de l'intérieur.

Au 29 octobre 1840, M. Thiers était sur le point de se heurter contre l'Europe. N'ayant pas su prévenir le traité du 15 juillet, en proposant au Cabinet de Saint-James l'organisation des routes de l'Inde, M. Thiers allait se lancer dans les hasards d'une guerre universelle. Attaquer sur les bords du Rhin la question d'Orient, c'était prendre le contre-pied de cette question ; car, nous l'avons démontré, l'alliance franco-germaine est la seule base solide d'un Concert européen protecteur et régénérateur de l'Empire Ottoman. Pourquoi M. Thiers voulait-il ainsi résoudre à coups de canon le problème de l'ordre et de la paix générale ? C'est que son esprit est en proie aux hallucinations révolutionnaires et napoléoniennes, c'est qu'il n'a aucune notion positive et scientifique, non-seulement sur les tendances et l'état actuel de l'Orient, mais encore sur l'avenir et le rôle des Sociétés européennes.

Quand M. Thiers céda le Pouvoir à M. Guizot, nous étions isolés, et les quatre grandes puissances avaient conclu un traité auquel nous n'avions pas pris part. Au lieu d'éclairer l'Europe sur les inconvénients de ce traité et de proposer la véritable solution organique, M. Thiers faisait chanter la *Marseillaise* dans les rues et sur les théâtres. Vint M. Guizot, qui, de sa voix la plus magistrale, s'écria : « La Paix par-

tout, toujours ! ». A cette pompeuse annonce, on eût dit que la France allait présider le Conseil des Nations, et que la guerre allait partout disparaître. Mais, hélas ! ces emphatiques promesses, qu'ont-elles produites ?

Si l'on jette un regard à l'extérieur, on voit que la France est dans le même état d'isolement où l'avait placée M. Thiers. Si ce n'est plus le traité du 15 juillet, c'est le traité du 20 décembre qui accuse la Politique négative et insociable de nos hommes d'état. La question du droit de visite avec M. Guizot, a produit le même résultat que la question d'Orient avec M. Thiers. A l'heure qu'il est le protocole de la conférence de Londres est fermé. Comme le lendemain du 15 juillet, nous sommes isolés, et les quatre grandes puissances se trouvent avoir définitivement conclu un traité auquel nous n'avons pas pris part. La France est placée en dehors de la question de la police des mers. La France proteste contre ce qui est résolu ; elle ne dit pas ce qu'il faudrait résoudre. C'est une position complètement identique à celle que nous avait faite M. Thiers dans la question d'Orient. Seulement, ici, l'attente de l'Europe est venue constater, d'une manière encore plus irrécusable, la politique purement négative du 29 octobre, tandis que le 15 mars, au milieu de toutes ses bruyantes diplomatiques, pouvait donner le change à l'opinion, et laisser croire que la faute ne venait pas de la légèreté et de l'énormité, tranchons le mot, de la nullité politique de M. Thiers.

Non, aujourd'hui, personne ne peut plus s'y méprendre ; l'Europe a attendu quatre mois pour voir si M. Guizot accoucherait de quelque idée. Attente inutile, le 29 octobre persiste dans son refus de ratification ; pour se conformer à l'amendement voté par la chambre ; mais le 29 octobre se garderait bien d'imaginer et de proposer une solution. Inventer quelque chose ! si donc ! ce n'est pas là le devoir des ministres. L'esprit des hommes d'état consiste aujourd'hui à n'en point avoir. Il vaut mieux, par coquilles stupides, que la France donne en quelque sorte sa démission dans cette question si importante de la police des mers. Mais il n'était pas même nécessaire d'inventer ; on ne demandait pas à M. Guizot de se mettre en frais d'imagination ; l'idée qui devait servir de base aux négociations diplomatiques de la France est dans la circulation ; nous n'avons cessé de le reproduire depuis la discussion de la chambre ; M. de Lamartine l'a indiquée à la tribune ; en Allemagne, quelques publicistes l'ont étudiée et

approuvée ; et nous en avons donné les preuves. M. le duc de Richelieu l'avait officiellement mise au jour dès l'année 1818. Ils n'avaient donc qu'à s'enquérir d'une solution déjà trouvée, ces superbes contempteurs de l'esprit d'invention !

Nous ne disons rien de sa situation intérieure. Il est constant que les dix années qui viennent de s'écouler n'ont été qu'un *crescendo* de doléances et d'ajournement. Si l'ordre régnait dans la rue, il est loin de régner dans l'administration et dans l'industrie. Le ministère du 20 octobre a cherché d'indisposer tous les intérêts. On ne peut plus ni avancer ni reculer, et M. Guizot appelle cela un système de conservation ! Non, c'est une politique de décadence et de ruine pour les producteurs aussi bien que pour les consommateurs. Nous n'en doutons pas, le bon sens public finira par donner aux mots leur véritable signification ; mais, jusqu'à ce que la politique positive ait formé et éclairé l'opinion en France, les jongleurs politiques dissimuleront leur impuissance et leur nullité sous ce langage trompeur. Ils abaisseront la France au dehors et la ruineront au dedans, en lui répétant sans cesse qu'ils la conservent.

Est-ce à dire pourtant qu'il faille revenir à M. Thiers ? Non, car ce serait tourner dans le cercle vicieux de la politique négative. M. Thiers n'a pas plus d'idées que M. Guizot. Tous deux sont les derniers représentants de cette philosophie, dont la mission était de démolir. Ni l'un ni l'autre ne possède la science qui édifie et organise. Au dedans et au dehors, la nation française a aujourd'hui de grandes choses à faire ; mais ni M. Thiers ni M. Guizot ne présentent l'énergie à laquelle la providence nous appelle. Ils ne peuvent donc qu'entraver le mouvement social en France et en Europe, et empêcher la politique positive de se produire.

Et qu'on ne dise pas que la présence de M. Thiers au ministère pourrait surmonter quelques difficultés intérieures ; car elle ferait naître les obstacles extérieurs bien autrement considérables. M. Thiers exciterait en Europe les défiances trop bien justifiées par ses velléités de conquête. Entreprise par M. Thiers, l'union douanière pourrait avoir l'air d'une union politique. Au lieu de dissoudre l'opposition commune d'Outre-Rhin et d'Outre-Manche par la perspective d'une association ultérieure de l'union franco-belge avec le Zollverein, la présence de M. Thiers aux affaires rattacherait plus fortement le cabinet de Berlin au cabinet de Saint-James, dans la question si délicate de

FEUILLETON.

L'AUTORITE PATERNELLE.

(Suite.)

Dès que la femme de chambre eut obéi, M. Dorgeval courut à la porte et la ferma soigneusement.

— Quo faites-vous, mon père, au Eugénie, ne venez-vous pas me prendre, ne sommes nous pas attendus au salon ?

— J'ai à vous parler, Eugénie.

— Mais, mon père, ne pourriez vous pas remettre...

— Impossible, dit M. Dorgeval avec un soupir.

— Si vous voulez... nous passerions chez vous.

— Nous sommes très bien ici, nous sommes seuls, écoutez.

Il s'assit, prit avec tendresse la main de sa fille et lui dit :

— Il y a dix-neuf ans, Eugénie, un peu moins d'un an avant votre naissance, je sortais un soir de l'Opéra avec votre mère, et nous regagnions à pied le faubourg Saint-Germain, où nous demeurions alors ; il était près de minuit, nous traversions la place du Carrousel, fort déserte à cette heure, et nous fûmes soudainement attaqués par trois hommes, dont deux me retenaient tandis que le troisième déposait votre mère de son cache-miroir et de ses diamants. J'étais comencé par des mains de fer ; je voyais la pointe d'un couteau levé sur moi ; mais le danger qui me menaçait

ne m'empêcha pas de crier et d'appeler à secours. Heureusement M. le comte de L... passait par là.

— Le général de L... mon bon ami ? s'écria Eugénie. Oui, votre bon ami, reprit avec un soupir M. Dorgeval. M. le comte de L... n'était alors que colonel ; il avait passé les soirées aux Tuileries, il était en uniforme ; à ma cris il se précipita l'épée à la main et il eut bientôt mis en fuite nos ennemis. Votre mère n'avait pas été blessée et les brigands n'eurent pas le temps de la dépouiller ; moi je n'avais non plus aucun mal. Après les premiers remerciements, nous voulûmes retourner pour prendre un fiacre, M. de L... s'y opposa et s'offrit pour nous accompagner chez nous. Après avoir beaucoup parlé de l'audace des malfaiteurs qui poussaient la hardiesse jusqu'à attaquer les citoyens en face du château de cent pas des sentinelles, M. de L... nous laissa à notre parti. Le lendemain je me présentai chez lui. Je ne le connaissais pas jusqu'à là ; dès ce moment notre connaissance ou plutôt notre amitié devint intime. C'était un homme riche, d'une politesse achevée, et je lui devais beaucoup de reconnaissance pour lui ouvrir ma maison. Dans l'ardeur de mon amitié, il me semblait que mon libérateur ne répondait pas à toute l'affection que j'avais pour lui, et je trouvais aussi que votre mère ne priait pas assez haut le service qu'il nous avait rendu. Je ne sais si vous m'aimez...

— O mon père, en doutez-vous ?
— Permettez, reprit M. Dorgeval, je ne sais si

vous m'aimez et si ma ténacité à vous faire un mariage qui vous dépêchait de vous a pas éloigné de moi ; mais si vous êtes assez juste envers moi pour me juger sans préoccupation, vous avouerez que j'ai un caractère franc, ennemi de tout détour, et que je porte très haut le désir de reconnaître un bienfait. J'étais blessé de la froideur de M. de L... envers moi et du peu d'empressement que mettait votre mère à le recevoir. Sur ces entrefaites, une partie de chasse m'éloigna de Paris pour quinze jours. Je me suis toujours souvenu malgré moi de la répugnance que j'eus à m'éloigner ; j'étais marié depuis quatre ans avec une femme que j'adorais ; j'avais un enfant, votre frère, qui avait trois ans à peine, et il me semblait qu'en partant, même pour peu de jours, je perdais deux êtres que jamais, je les laisserais l'un et l'autre exposés à un danger que ma présence eût éloigné d'eux. Vous allez croire qu'à mon retour je trouvai chez moi un accident, en malheur arrivé, qui vint légitimer mes pressentiments ? Point du tout ; après une chasse heureuse, je revis ma femme gaie et tranquille ; mon enfant bien portant, et jusqu'à aujourd'hui ce souvenir m'a servi à éloigner de moi cette faiblesse indécible qui, sous le prétexte de nous indiquer l'avenir, nous rend le présent malheureux et nous fait combattre des chimères.

Quelque temps après, votre mère m'annonça qu'elle était enceinte ; elle voulait passer une partie de sa

sa neutralité, la Prusse redouterait de voir les douaniers français sur ses frontières, plus encore peut-être que les douaniers prussiens sur les nôtres, pour elle pourrait se dire à elle-même : "C'est moi qui le premier vais attaquer d'abord ;" tandis que, de notre côté, nous ne pouvons pas prétendre que la Prusse ait voulu nous attaquer.

Il est évident qu'un nouveau mouvement de bascule ne ferait qu'empirer la situation de la France et de l'Europe. Ce balancement n'est qu'une fausse image du progrès. Ce n'est point un système de politique, c'est un expédient momentané qui dénote l'absence de la véritable science gouvernementale. Ce jeu peut bien étourdir un instant la société égarée par les révolutions, mais ne saurait la remettre dans sa véritable voie. Il y a un enseignement plus profond à puiser dans la situation actuelle. Il est temps de chercher une politique positive, une politique qui affirme l'avenir et apporte des solutions pour le présent. Il est temps de réduire à leur juste valeur ces vagues accusations d'utopie et de récrier que la politique négative prodigne à tort et à travers, et qui finit par retomber sur elle. Il est temps de s'enquérir si, parmi les idées des inventeurs, il n'y en a pas qui puissent résoudre les difficultés devant lesquelles échouent si péniblement ceux qui dénigrent l'esprit d'invention. La politique ne doit plus être un tâtonnement perpétuel, un jeu de bascule entre deux extrêmes négatifs; elle doit être l'application aux sociétés humaines d'une science fixe et positive, qui, par une organisation plus parfaite des éléments politiques et sociaux, sache concilier la conservation et le progrès, l'ordre et la liberté. Telle est la conclusion à laquelle devraient être amenés aujourd'hui l'opinion publique, la chambre et le cabinet.

(Phalange).

MONTEVIDEO.

L'ouverture des chambres a eu lieu hier 24 février, sous la présidence de M. Lorenzo Periz. Une commission a été nommée pour recevoir le gouvernement.

Le vice-président a prononcé un discours que l'heure avancée nous force de remettre à demain, et auquel le président de l'assemblée a répondu d'une manière digne.

Le ministre des relations étrangères, M. Santiago Vasquez, est monté à la tribune, et, avec l'éloquence qui lui est habituelle, a lu le message du pouvoir exécutif conçu en termes nobles et patriotiques.

On procéda ensuite à la nomination d'une commission pour l'adresse en réponse au discours du gouvernement. Cette commission est composée de MM. Chucarra et Tort sénateurs, et de MM. Byar, Alvarez, Suerrera et Ober,

représentants. L'ouverture de la séance a été annoncée par une salve d'artillerie tirée du fort et à laquelle a répondu la garde nationale campée aux fortifications.

Nous pouvons annoncer avec plaisir à nos lecteurs que le sieur Capdehourat met ses soins et son talent au service des malheureux blessés. Nous le remercions avec d'autant plus de satisfaction que ce fait nous semble être d'un heureux présage pour la sécurité et l'avenir de cette république. L'on comprendra aisément que de pareils actes peuvent faire espérer de voir renaître la concorde et l'union, et qu'il pourra naître enfin, ce bon jour, où cette république n'aura plus d'ennemis qu'au dehors.

Espérons qu'on comprendra la sagesse autant que la moralité d'une semblable philanthropie, et que M. Capdehourat, qui a maintenant de si bon sentiment, trouvera de nombreux imitateurs.

Brown est venu moullar encore à l'entrée de la rade, nous ne pouvons croire que, quel que soit la sévérité de sorties qu'il a reçu, il ait l'intention de résister à l'intimation qui lui a été faite par l'amiral anglais. L'amiral aurait-il reçu de nouveaux ordres, ou croirait-il devoir en référer encore à son ministre? Nous l'ignorons. Espérons que l'on aura bientôt la clef de cet énigme.

Le bateau à vapeur venu en 6 jours de Rio-Janciro, n'apporte aucun changement à l'incertitude dans laquelle nous nous trouvons : le vaisseau le *Suffren*, n'était pas encore arrivé lors de son départ.

Une lettre de Payrandu qui nous a été communiquée aujourd'hui confirme pleinement les détails qui nous étaient déjà parvenus sur les assassinats commis à Payrandu et au Salto, toutes les propriétés, marchandises et meubles des individus n'importe de quel parti, qui étaient absents lors de l'entrée des troupes Argentines ont été saisis. Outre M. Ferré, trois autres individus auraient été égorgés : (é gollados) au Salto; ce qui corrobore que l'opinion que l'on a sur le général Oribe, se confirme par le seul fait de ce que les biens de

France, sa bonté a tempéré l'apreté de mon caractère, a fait fléchir ma volonté, c'était pour de petites choses, mais il a plus obtenu de moi que qui que ce soit au monde. Il y a trois mois, j'ai pensé à vous marier; vous connaissez les liens qui m'attachent à M. Legendre; ce sont des liens de collège, une amitié d'enfance qui ne s'est jamais refroidie. Legendre m'a proposé son fils pour vous, et comme mon ami est riche et que le jeune homme est plein d'intelligence, de qualités, et que probablement il deviendra un médecin distingué, je n'ai point hésité, j'ai donné ma parole, et avant de vous dire un seul mot à vous, j'en ai parlé à M. de L... Cela devait peu le toucher; il est garçon, il n'a pas de vœux, et il ne pouvait avoir aucune idée personnelle.

— Non pas, non pas, s'est-il écrié, Eugénie n'est pas faite pour épouser un médecin; elle ne s'appellera pas Mme Legendre, il lui faut mieux que cela.

— Qu'appelez-vous mieux que cela? lui ai-je dit; dans quelle famille plus honorable peut entrer ma fille? Vous oubliez que Legendre est mon ami le plus intime, ou du moins le plus ancien.

Alors il m'a dit qu'il était riche, qu'il avait renoncé à s'établir et que sa fortune, Eugénie, vous était destinée; mais il exigeait que je le laissasse maître de vous marier à sa fantaisie. Je me suis récrié, et de parole en parole il m'a avoué que vous aviez un amour au fond du cœur, que vous aimiez M. Gustavo de Miran, et qu'il ferait tout pour vous faire épouser celui que vous aimez. Cet homme, ce M. de L... était-il votre confident, Eugénie?

ses partisans bien connus n'ont pas été respectés par les Argentins; puisque l'on cite les noms de 17 individus fugitifs appartenant à son parti, et qui n'ont pas moins été compris dans les mesures adoptées contre les *Colorados*. Il nous semble que s'il avait la haute main sur les troupes qu'il commande, il aurait probablement empêché le retour des biens de ceux qui passent pour dévoués à son parti. Nous devons donc nous prémunir contre les assurances que l'on veut nous donner de ses intentions pacifiques et bienveillantes pour les étrangers. Ces assurances nous aurons les apprécier et nous ne nous y laisserons pas prendre.

Les nouvelles apportées par le bateau à vapeur ne nous sont pas encore assez connues pour dire notre opinion sur la conduite plus qu'incompréhensible de notre amiral commandant la station des mers du sud, sa mission n'ayant d'autre but que de protéger la vie et les propriétés de nos nationaux établis sur ces parages, nous avons peine à comprendre comment il ne se soit pas encore rendu dans les eaux de La Plata où son devoir l'appelle et peut être aussi l'honneur de notre pavillon. Le poste de nos navires de guerre est là où le péril existe, et où nos nationaux ont besoin d'être secourus.

L'arrivée de son successeur au commandement de la station, l'arrivée même du prince de Joinville à Rio, ne peut excuser cette apathie, le premier aurait bien su le rejoindre dans ces parages, où il se rendra nous n'en doutons pas aussitôt son arrivée, et nous sommes persuadés que le prince eût été plus sùr fait de le savoir à son poste que d'avoir un coutisau de plus au dépend du devoir et des justes exigences d'une population de 12,000 français.

L'officier Don Pedro Tosa, oriental, fait prisonnier dans l'affaire de l'Arroyo-Grande, assure qu'Oribe n'a pas plus de 3200 fantassins et 800 hommes de cavalerie, que le général Pacheco est arrivé seul, ayant perdu sa cavalerie et jusqu'à son escorte, dans une affaire qu'il a eue avec Rivera; mais dont il ne connaît aucun détail.

Il assure qu'Oribe est désespéré et reconnaît qu'il n'aime avec le double des forces qu'il

— Oui, mon père, M. de L... avait mon amour; mais la recherche de M. de Miran a été publique, et le père de M. de Miran n'est allé à vous.

— Cela est vrai; mais M. Gustavo de Miran était-il soutenu dans sa prétention par M. de L...?

— Je ne le crois pas M. de L... et M. de Miran ne se connaissent pas que je sache.

— Vous avez porté jusqu'ici la peine, Eugénie, des prétentions de M. de L...; il voulait disposer de ma fille malgré moi, et ce n'était pas avec un homme de mon caractère qu'il pouvait réussir; je me suis rallié contre sa volonté, et sans doute la violence que j'ai mise à vous faire accepter Legendre pour époux vient de l'obstination de M. de L... à vous donner un mari de sa main. Vous tenez seuls vous m'auriez fléchi. Quand on a été assuré de ne pouvoir me séduire, on a tout employé pour vous engager à me déshériter; parents, amis, domestiques, tout a été mis en œuvre; je ne sais pas même si le prêtre que vous avez dû voir ces jours passés ne vous a pas remontré le danger qu'il y a de s'unir à un homme qu'on n'aime pas.

Eugénie baissa les yeux. M. Dangeval reprit :

— C'était là, du reste, le thème favori de M. de L...; il me disait sans cesse que la vertu d'une femme, et par conséquent son bonheur, dépendent uniquement de l'amour qu'elle a pour son mari, et que c'était vous condamner à une vie malheureuse et peut-être criminelle que de vous faire épouser Legendre. Je vous ai tout dit, Eugénie; vous savez maintenant ce que ont été mes rapports avec le comte de L... leur etc, leur progrès, et sans rien dissimuler, ni sans rien

grossesse à la campagne, et je l'y suivis. Quand nous revînmes à Paris, M. de L... vint nous voir, mais rarement. Il fallait des instances répétées pour l'amener chez moi et pour l'y retenir. Enfin le moment arriva où vous alliez venir au monde; votre mère ressentit les premières douleurs. Le hasard fit que dans ce moment-là même M. de L... se trouvait chez moi, et de ce jour datent les premiers mouvements d'amitié qu'il m'ait montrés. Le chirurgien de votre mère ne me cacha pas que l'accouchement serait laborieux. M. de L... me promit de ne pas me quitter. Nous nous établimes dans une pièce voisine de la chambre de votre mère, et moi j'allais et je venais de la malade à mon ami, messager de bonnes ou de mauvaises nouvelles. Vous naquîtes, et dès que je vous eus dans mes bras, je vous apportai à M. de L... il eut votre premier sourire. Cependant, votre naissance devait coûter cher à votre mère; une fièvre dangereuse s'empara d'elle; et trois jours après son accouchement elle expira dans mes bras. M. de L... ne s'éloigna pas d'une minute; son ancienne froideur s'était dissipée, et votre mère, toute mourante qu'elle était, semblait reconnaître cette amitié nouvelle presque autant que mon amour. Votre mère morte, la douleur de M. de L... fut aussi violente que la mienne; nous nous consolions, auprès de votre berceau. Je vous l'avoue, Eugénie, je fus touché de l'amitié de cet homme, qui avait senti dans un moment malheureux pour moi. Vous savez sur quel pied nous avons vécu, M. de L... et moi; il vous avait vue naître, il vous a vue croître et vous éléver. Souvent dans votre en-

possède, il ne pourrait espérer d'entrer dans la place. Il paraît qu'il aurait perdu deux hommes par le premier coup de la coulevrine, et qu'il aurait lui-même couru de grands dangers. Il a vu égorger un français et sa famille établie à Marouâ, par ordre d'Orbe.

Les forces ennemies étaient cantonnées aujourd'hui auprès de la Chacarita.

CHRONIQUE.

LE BEAU JOUR DE LA VIE.

A l'appel du nom de Caillette, deux hommes se présentent devant le conseil de discipline de la 11^e légion. Le premier, petit, chétif, d'une constitution frêle, a une figure extrêmement triste; le second, bel homme de cinq pieds six pouces, met son mouchoir devant sa bouche pour ne pas éclater de rire. Ils forment ainsi un singulier contraste; c'est Héraclite et Démocrite en habit noir et en paletot.

M. le président. — Vous êtes prévenus, monsieur Caillette, d'avoir manqué votre garde du 2 juillet dernier. Jusqu'à ce jour vous n'avez excité aucune plainte, votre service s'était fait exactement.

Caillette vivement. — Ca n'a pas été ma faute, conscience de Dieu; c'est celle de Boulard, mon neveu, ce scélérat qui n'a pas voulu faire mon service.

Boulard riant. — J'é pourrais-t'y le faire? Ton ton! là, dites un peu, j'avais-ty pas d'autres affaires plus pressées?

Caillette. — Non malheureux! la patrie avant tout; tu pourrais très bien le faire... mais, pas du tout, tu te lèves à trois heures après midi, tout chaud, tout bouillant. Tu vas te faire sauter dans les prisons!

Boulard. — A-t-y peur, ton ton, il a une venette affreuse, il tremble comme un chien mouillé.

M. le président. — Expliquez au conseil pourquoi votre neveu a refusé de monter la garde.

Caillette. — Faut vous dire que ce gredin a fait une fin; il s'est marié avec une grosse joulfue qu'est bonne travailleuse et qui fait bien la cuisine, c'est le principal; mais le guignon de la chose, c'est que le jour de son mariage, v'lan, le sergent-major m'envoie un billet de garde. Je cours chez lui, et j'ai dit: Je ne peux pas monter la garde; mon neveu Boulard est dans les liens de l'hyménée. — Ca n'empêche pas son oncle de faire son service, qu'il me répond; j'ai déjà deux fluxions et trois gouttes à remplacer; allez-vous en gens de la noce. (on rit.)

M. le président. — Alors, comment avez-vous fait?

Caillette. — J'ai été trouver Boulard: "Soyez tranquille, qu'il m'a dit, demain, à dix heures, j'abandonne mon épouse, je porte mes chaussettes et votre uniforme, ça ne fera pas un pli... La dessus nous allons devant l'adjudant, le curé, le bedeau, tout le trem-

ajouter non plus, je vous ai conduit jusqu'à la fatale journée d'hier. Maintenant, écoutez-moi bien... Quand M. de L... a vu que rien ne pouvait changer ma résolution, quand le contrat a été signé et le jour d'aujourd'hui pris pour votre mariage; quand le comte a été comme une proie, seules dans son dernier refuge et à laquelle il ne reste plus qu'à se retourner contre le chasseur, alors il m'a parlé... En vérité, quand je songe à ses yeux, je me dis qu'il faut que son amour pour vous fut bien vif pour remplir ma vie d'amertume et pour affronter ma colère comme il l'a fait... Oui, M. de L... vous a crue perdue si vous épousiez un homme que vous n'aimez pas; il vous a crue criminelle, adultère, comme...
— Comme, comme qui? demanda Eugénie en se levant épouvantée.
— Comme votre mère, s'écria M. Dorgeval en versant des larmes.
— Ma mère! monsieur, ma mère!
— Oui, elle s'aimait; lorsque nous fûmes attaqués près du Carmoël, ce ne fut point le hasard qui le fit se trouver sur nos pas; il ne venait point du château, il était à l'Opéra comme nous, où il s'enivrait de la vue d'une personne aimée; il nous suivait par une suite de cet aitrait qui fait que l'aimant se trouve toujours sur les pas de sa maîtresse, et c'est voilà à notre secours, il eut regret à un accident qui le lia malgré lui avec moi; il voulait bien me tromper, mais non pas me connaître. Je fis un voyage; cela facilita encore les amours de M. de L...; enfin, de son aveu, vous êtes sa fille! Il a espéré que ma probité reconna-

blement, quoi; je lui disais toujours: Boulard, pense à notre garde; ne me mets pas sous les verroux.

Boulard riant. — Avait-il peur ce pauvre ton-ton!

Caillette. — Le soir, aux Vendanges de Bourgogne, je le suivais partout pour ne pas le manquer le lendemain; il buvait comme un cocher de fiacre; Boulard, que je lui disais, ménage le liquide, mon bonhomme, je suis d'garde demain, ne me soucie pas dans les cachots.

Boulard. Il est bon enfant, ton-ton! un jour de nocel faut s'arroser la gosier.

Caillette. Enfin, je l'ai vu comme un dogue à l'attache, je ne le perd pas de vue; un monsieur m'offre une prise, j'accepte, car je n'ai aucune animosité contre la régie et ses produits; je me souvre le rapé dans le nez. v'lan, je regarde plus de Boulard! plus de remplissant Bigre, que je me dis, c'est fini, je suis un homme incarcéré, ce brigand là a resté donné de l'air.

Boulard riant aux éclats. — Fallait bien aller se coucher! les lits de plumes ne sont pas faits pour les chiens errants.

Caillette. — Je sors du bal, romps de fatigue, couvert de taches et de poussière, j'arrive chez moi; son père me dit: " Ils dorment. — Bah! que je dis, ils dorment! ils dorment! c'est très bien, je vais rester ici pour l'exceller demain matin. A ton aise, répond mon frère en riant... Le lendemain je tappe à la porte comme un sourd... rien! Quel polisson de sommeil que je dis; ma nièce à la respiration bruyante. Le fait est qu'il ronflait dans la chambre de manière à faire frémir la nature; enfin, à force de cogner, j'entends une grosse voix qui dit: Que le diable vous emporte! On tourne la clef... j'ouvre... et, à la place de Boulard, je trouve en possession de sa chambre... un pâtissier de ses amis.

Boulard. — Nous avons couché à la campagne, mon épouse et moi, rien que ça de genre.

Caillette. — Polissons, va! tu vas, avec ta noce, me faire bloquer entre quatre murs.

Le conseil acquitte en riant M. Caillette de l'infraction commise involontairement par lui.

Boulard. — Vous voyez bien, ton-ton! on n'a pas vous guillotiner. C'est vrai, il crie toujours avant qu'on le touche.

Caillette. — C'est bon, mon gargon; mais, crois moi, ne te remarie plus.

(Corsaire de Rio.)

NOUVELLES MARITIMES.

— Les avis de St-Pierre de Terre-Neuve reçus à Bordeaux sont du 10 octobre.

Le Solide, cap. Berthelot, armateurs MM. H. Sempé et comp., et l'Actif de St-Servan, étaient arrivés venant de la Martinique.

Ces mêmes lettres annoncent que le navire l'Edouard-Maria, de Lorient avait fait côte, et s'était entièrement perdu.

— St-Martin (île de Ré), 15 novembre: La chatte de Billiers l'Aimé-Désiré, d'un capitaine équipage et papiers paraissent perdus, a échoué cette

comprendrait sa position. Il fallait qu'il parlât pour être honnête homme, pensait-il; il ne pouvait pas, en me laissant vous doter, dépouiller mon fils et moi-même d'un bien dont je ne devais pas disposer en votre faveur. Chose étrange! l'honnêteté de cet homme ne s'est réveillée que lorsque je l'ai contrarié dans sa volonté; jusque-là il m'a volontairement trompé dans mon amour pour ma femme et pour vous, et cette longue trahison a duré dix-neuf ans! Pardonnez, Eugénie; mais cet aveu m'a inspiré le plus violent mouvement de haine que j'aie ressenti de ma vie; et j'ai fait à cet homme que j'ai cru si long-temps mon ami, et qui m'a dévoué la plus longue des trahisons, je lui ai fait alors le plus sanglant des affronts... Hier au soir, je l'ai renversé sous mon épée....
— Il est mort, monsieur!
— Ce matin et dans mes bras; c'est moi qui ai reçu ses dernières paroles et ses dernières confidences. L'agonie éteint la haine; je lui ai pardonné sa vie, il m'a pardonné sa mort. Vous avez été, Eugénie, l'objet de ses dernières pensées... Le dernier mot qu'il a prononcé, c'est votre nom. Voyez comme j'ai été abusé!... Voyez dans quelle erreur on m'a fait vivre! Comprenez tout ce que me coûte une confiance fatale! Eh ben! moi qui sais tout l'amour d'un père pour son enfant, ce n'est pas la confiance de M. de L... qui m'étonne, c'est son long silence... Ah! n'en parlons plus; sublimé, s'il se peut, cette sanglante histoire... Il vous fait son bérithère; vous voilà riche du bien que vous ne tiendrez pas de moi. Maintenant ce pouvoir paternel que j'avais sur vous je ne l'ai plus;

nit sur la côte sauvage de notre île. Le navire est brisé, et la cargaison éparse sur la côte. La marine procède à son sauvetage.

Les barriques et pièces façon Armagnac, dont se compose le chargement, sont marquées L. B. C. H. Rapport du capitaine Lebourch, commandant le Mazagan.

J'ai quitté Cayenne le 14 octobre. J'ai laissé sur rade le Paquebot-de-Cayenne, no 7, cap. Petit, devant partir pour Bordeaux le 10 novembre.

Le Guyannais était en cours de chargement pour Nantes.

Le Titan, cap. Garceux, était parti onze jours avant moi pour Bordeaux.

Le Tiphis, de Nantes, cap. Ridet, avait relevé le 9 octobre pour Maracaibo.

Le Victor, de Marseille, devait, par suite du manque de fret, relever pour la Martinique.

La corvette française la Prévoyante était partie le 20 septembre pour la Martinique et la Guadeloupe.

Ce bâtiment qui venait de Bourbon, avait pour mission de déposer dans nos diverses colonies des plantes de moka et des graines de tous les produits de l'Inde.

Une distribution avait été gratuitement faite aux habitants de Cayenne, et devait aussi être opérée aux Antilles.

Cayenne avant mon départ, était dans une situation assez triste. Depuis long-temps on écrivait sans arriver; et de France, le numéraire manquait, et le paiement des employés du gouvernement était en retard.

On attendait avec impatience l'arrivée du Paquebot-de-Cayenne que l'on savait devoir partir de Bordeaux avec de fortes sommes pour compte du Gouvernement.

L'état politique et sanitaire était satisfaisant.

Les denrées valaient: sucre, 17 à 18 fr. les ordinaires et bons, et 20 fr. les beaux; rucou, de 45 à 50 fr.; coton, 99 fr.; girofle, 95.

— Le brick français le Courrier-de-Castimale, capitaine Levasseur, a fait naufrage dans la nuit du 6 au 7 de ce mois, sur la côte du quartier de St-Tropez, entre les Vieilles et la terre, dit le passage, près d'Agay.

Ce navire était parti de Marseille pour Nice, avec un chargement de blé et de coton. L'équipage a été sauvé, on s'occupe du sauvetage de la cargaison. Le corps du naire est en grande partie déposé.

— On écrit de Caen, 17 novembre: " Avant hier est arrivé au bas de notre rivière le navire l'Elisa, cap. Briant, venant de Marseille. D'après le rapport du capitaine, vingt et quelques caisses de savon ont été jetées à la mer, et le navire a fait de l'eau.

— Le navire l'Elisa rapporte le capitaine et l'équipage du trois mâts Général-Rapp, de St-Mal, commandé par le capitaine Julien Touchet. Ce navire, qui a coulé bas par suite d'une voie considérable, avait charge à Marseille pour Rouen. Son chargement se composait de près de 1,500 caisses de savon, de vin, sels de soude, etc. "

d'ailleurs je viens d'apprendre combien il en coûte d'épouser une femme qui ne vous aime pas, et la leçon est trop forte pour que je l'oublie... M. Legendre a reçu son congé; regardez dans la cour, par votre fenêtre, voilà les voitures de la noce qui s'en vont. Epousez M. de Miran, puisque c'était le désir de votre père; mais auparavant consultez-vous bien: l'aimez-vous, Eugénie? Vous le voyez, il faut aimer son mari... Je suis bien changé, c'est il pas vrai? Eugénie, si jamais vous pouvez voir sans haine le mari trompé qui a tué votre père, rappelez-moi auprès de vous... Adieu.

— A ces mots, il se leva et il fit un pas vers la porte; puis revenant vers Eugénie, il ajouta:

— Si vous aviez encore quelque amitié pour l'homme que pendant dix-neuf ans vous avez cru votre père, par pitié pour ma douleur ou pour ma vanité, taisez-vous.

M. Dorgeval ouvrit la porte et disparut.

Quand M. de Miran écarta le rideau qui le cachait, Eugénie était évanouie, et lorsque la jeune fille revint à elle, le jeune homme était à ses pieds.

— Je n'ai rien entendu, dit-il, je ne sais rien; la seule chose dont je serai toujours persuadé, si vous daignez accepter ma main, c'est que vous m'aimez.

Quelques mois après, Mlle Eugénie Dorgeval devint Mme de Miran.

MARIE AYCARD. (Courrier.)

LE PATRIOTE FRANÇAIS.

On disait aussi que la Marie, de Dunkerque, devait prochainement venir au Havre.

Le fret était à 6 deniers pour le Havre.

Les sacs, de 20 à 24 francs.

On ne signale, du reste, rien de nouveau.

— Le navire Adolphe, cap. F. Biot, venant de Fiume au Havre, ayant relâché à Gibraltar, en est reparti le 22 octobre.

Le Joseph, cap. Duclos, ven. de Marseille à Rouen et ayant relâché à Gibraltar, en est reparti le 22 octobre.

Le navire Vulcaïn, se rendant de Terre-Neuve à Dieppe, a été rencontré en mer par lat. 46° 50' et lon. 6° 50', ayant des avirons dans sa mâture, par le navire anglais Faucy, qui lui a donné du biscuit; ce navire était à court des vivres.

— Le Narwal, du Havre, cap. Audibert, est parti de Saugor (pouille du Gange) pour Bourbon; le 9 août dernier.

Pasaportes expedidos para el exterior.

Dia 22 y 23.

D. Antonio Barata	Genova.
Hedro Garrillo	"
David Stirling y 4 hermanos menor.	Buenos-Aires.
Manuela Gutierrez y una niña	"
Manuela Estián de Castellano y familia	Cobija.
Maria Silva	Buenos-Aires.
Gerónimo Crum y familia	"
Ana Kennedy	"
Domínguez y Cayetano Carabilla	"
Natal Molcon	Genova.
José Piantilli y familia	"
Juan Bautista Minetti	"
Julio Piantilli	"
Francisco Moreira de Matos	Buenos Aires.
Luis Ferraz	Francis.
José Cherruty	Genova.
Miguel Hiner y dos Hermanos	Buenos-Aires.
Manuel Ueda	Rio Janeiro.

MOUVEMENT DU PORT

DE MONTEVIDEO.

Arrivées du 21 février.

Hambourg, 1er décembre, brick golette Danemark; Comet 100 ton., cap. Christiano, A. F. Mehl, avec 64 caisses vides, 28 ballots eff., 100 caisses génievro, 150 id. vin, 61 id. vitres, 28 ballots eff., 3 pinces, 10 caisses eau d'odeur, 52 bar. q. godron, 90 dame-jeanne vides.

Rio-Janeiro, vapour anglais Ardent.

Cadix, brick anglais Heild, avec vel.

Buenos-Ayres, trois mâts anglais Vitula, suit pour le Chili.

Un brick anglais à Test.

Sta Lucia, 22 février balandro Luques Juana, à ordre avec 200 fardes charbon.

Sta Lucia, 22 février lanchon Luques Industria, avec 40 charbon bris à brûler.

Conchillas, 14 février golette Luques Clara, avec 50 charrettes charbon.

ONT FERME REGISTRE.

Valparaiso, et Lima; Trois mâts sardo Paquette de Génès, à Vitardeba.

Havre, trois mâts français Louise Marie, cap. Maugendre à Ayamea Léres.

Buenos-Ayres, barque anglaise Venture.

Buenos-Ayres, golette sardo Aurora.

Buenos-Ayres, drape brésilienne Bon Jésus.

Rio-Janeiro, polacre sardo Marie.

Filadelphie, barque américaine Luisa.

Buenos-Ayres, paquette Luciano.

AVIS DIVERS.

Le Rapport de la Commission se vend à l'imprimerie du Patriote.

AVIS. Rue St-Joseph dit des pêcheurs, No. — un port plus haut que Mme Himonet. On trouvera une grande quantité de pommes de terre de première qualité et nouvellement débarquées, à un prix très modéré.

AVIS. La personne qui aura trouvé un certificat d'immatriculation accordé en juin 1842 à M. Frédéric Millau, français, né à Caux, arrondissement de Rennes, département de l'Ille-et-Vilaine est prié de le remettre chez M. le restaurateur, en face du Pavillon français.

En charge pour Rio-Janeiro, touchant à Ste. Catherine. L'imposant brick Indes de Rouen, reconnu généralement partout ou il a paru d'une marche supérieure, commandé par le capitaine Fremont, partira pour lesdites destination incessamment il prendra du fret et des passagers qui trouveront sur son navire toutes les commodités confortables que l'on peut désirer en mer, on peut s'adresser pour traiter du fret et des passagers, à M. M. Maitre, courtier maritime, ou à M. le capitaine Louis G. Piémont à son bord et chez M. Kacher, consignataire.

AU COMMERCE.

MM. Arnaud VILLATE et Jacques MAILLARD ont l'honneur d'aviser le public qu'à compter du 1er février courant et après règlement de tous comptes ils ont de commun accord dissous la société qui existait entre eux. M. Maillard resté à la tête de l'établissement et exclusivement chargé de l'actif et du passif; ce que les dits intéressés font savoir d'une manière légale et pour la gouverne de ceux avec qui ils ont eu quelques relations.

Les consignataires du trois mâts le Turcas, prévient les respectifs receveurs des marchandises, ce bien vuoir les retirer dudit navire, afin qu'il puisse continuer son voyage à Buenos-Ayres, les 8 jours que le capitaine a accordé pour les débarquer selon les connaissances finissantes le 23 courant. Les mêmes préviennent les personnes venues de passage, qui n'en ont pas été le motif, de le faire de suite, s'entendant avec le capitaine Lari bien vuoir leurs consignataires MM. Zumerman et Tre sera rue San-Bonito.

AVIS. Il a été perdu un portefeuille à partir de chez Mar in Cazenave jusqu'à la rue du Porton, en allant vers la Buena Vista. Ce portefeuille renferme une poignée de billets par le comul belge M. Lafont, ainsi que quelques factures etc. Récompense à celui qui l'apportera chez le sieur N. Frarotte, smacem de ferronnerie, à la Buena Vista.

FABRICA DE BOMBAS Y MOTONES.

El señor A. Degruhs tiene el honor de participar a los propietarios y capitanes de buques que acaba de establecer en su toneleria bien conocida en la calle San-Angel n. 60 una fabrica de bombas de todas clases y tamaños, motones de amante y aparejo de patente, con sus correspondientes roldanas, idem chicos y grandes y tambien ordenarios de todas clases tiene tambien un sortido completo de palos mayores, de mesana, tranquete, masteleros de gavia, de juencia etc., ranos, palancas, roldanas de patente, pias para aguas, etc.

Las personas que quisieren honrarlo con su confianza, seran servidas con prontitud y a precios muy moderados.

MM. Pierre BLANCAT et Félix DAUER, marchands tailleurs, ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont acheté le magasin de M. GARAQUEL, rue du Porton. Les personnes qui voudront bien les honorer de leur confiance trouveront toujours de la nouveauté dans les modes et bonne confection dans l'ouvrage.

M. Blancat gère le magasin rue du Porton et M. Dauer celui de M. Bancant rue des Pescadores.

AVIS aux pères de famille qui viennent de la campagne. Ceux qui n'ont pas le moyen de payer unoyer, peuvent venir à la fabrique de meubles de la rue San-Louis, même cadre que San Francisco; il y a là des chambres gratis pour trois familles.

Le capitaine du trois-mâts barque française, Ducodé, prie messieurs les passagers qu'il a amené de Valparaiso de vouloir bien passer chez M. Duplessis, consignataire, rue San-Bonito 20, pour régler le paiement de leur passage.

A VENDRE OU A LOUER.

Le restaurant au rue San-Carlos en face le pavillon français. On rédo la clef sans rétribution. L'acheteur n'aura à payer que les améliorations faites dans l'établissement par le propriétaire actuel.

S'adresser au dit établissement.

AVISO AL COMERCIO.

La sociedad de panaderia que existia entre los Sres. Ezevier Ritu y D. Pedro Parterio en la casa del Sr. Do Manuel Loma, manzana n. 5 (buena vida) habiendo cesado de comun acuerdo y amistosamente, las personas que tengan cuentas con ellos pueden dirigirse al Sr. Ritu que queda solo dueño de dicha panaderia y obligado de pagar las ditas y recibir los créditos.

SALON DU JARDIN.

Prix d'entrée, 12 vintins.—Tous les dimanches et jours de fêtes il y aura bal dans le salon, de 2 heures après-midi jusqu'à 8 heures du soir.

Au drapeau français.

Le sieur Mathieu a l'honneur de prévenir le public qu'il vient d'établir un débit de LIQUEURS ET DE RA-FRAICHISSEMENTS à l'instar de Bordeaux; il tient également un assortiment de vins vieux en bouteille; et d'excellent vin ordinaire à 4 vintins la quart, RUE SAINT-SEBASTIEN, n. 4, vis-à-vis M. le vice-pro-sident.

M. Roiffé, instituteur, désirerait trouver un appartement composé de plusieurs pièces avec cour. S'adresser à sa maison d'éducation, vis-à-vis l'ancienne poste, rue du Porton, où à cette imprimerie.

A LOUER.—Un restaurant muni de tout le mobilier et des ustensiles nécessaires, ayant bonne clientèle et très avantageusement situé. S'adresser au bureau du Patriote, rue St-Jean, n. 30.

A VENDRE.—Un billard supérieur et à très bon marché. S'adresser chez Mr. Sénateur Roullier, près du marché.

M. CAPDERESTET associé de M. ROIFFE pour l'établissement de l'enseignement mutuel situé dans la rue du Porton, maison de l'ancienne poste, étant parti de Montevideo, M. Roiffé demande un associé qui puisse le remplacer immédiatement.

M. Roiffé prévient les pères de famille qu'il prend des élèves qu'il garde toute la journée et à demi-oraçon.

Le cours du soir qui avait lieu de 6 à 11 heures n'aura plus lieu que de 7 à 10 heures.

AU CAFE DE LA MARINE, en face du Môle, du côté du sud. Sous le double rapport de la propreté et de l'exactitude du service, cet établissement qui vient de s'ouvrir ne laisse rien à désirer.

FABRIQUE DE POMPES ET POULIES.

M. A Degruhs a l'honneur de prévenir MM. les propriétaires et capitaines de navires, qu'il vient d'établir dans sa tonellerie, déjà bien connue, rue Saint-Michel, n. 60 une fabrique de pompes de toutes grandeurs, grandes et petites poulies perfectionnées et ordinaires. Il a aussi un assortiment complet de grands mâts, mats de mine, huniers, perroquets, artimon, hunes, rames, an-perces, et généralement tous les agrès nécessaires dans cette partie.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance seront servis avec soin, promptitude et à des prix très modérés.

Avis qui intéresse tout le monde.

Dans les magasins de P. DUPLESSIS, rue San Benito n. 32, se vendent à dater du 1er janvier 1843, les articles suivants:

Les BELL'S BOUGIES de PURUGUAY, prix en gros 7 piastres l'arrobe, le SAVON SUPERIEUR DU CERRO, à 8 piastres la quintal, la CHAUX détreinte connue par sa bonne qualité, faite au Cerro, se vendra mesurée à des prix très modiques.

Navires en Charge.

Pour le Havre: passagers seulement.

Le trois-mâts barque française, Louise Marie, cap. Maugendre, touchera de retour de Buenos-Ayres, le 10 février prochain, et pourra prendre quelques passagers à son bord, qui seront bien traités et logés parfaitement dans sa vaste chambre.

S'adresser pour traiter à son consignataire, Aymer frères rue de los Pescadores, 62.

PARA BUENOS-AIRES.

La hermosa barca francesa Ducodé, au cap. Mr. Laplume, saldrá para dicho destino el sábado próximo adonde lleva y pasajeros en la cámara y en el entrepuente, las personas que quisieran tratar para una ó otra com-pañia pueden dirigirse a su consignatario D. P. Duplessis, Calle de San Benito, núm. 30.

COURRIERS.

Pour Canelones, San José, Colla, Durazno, Soriano Mercedes, Sandú, Florida, San Salvador et Salto sortent les 1, 8, 16, et 24 de chaque mois. Pour Maldonado, Minas, San Carlos, et Rocha le 1 et 16; pour le Cerro-Largo, le 7 et 22.

Le Gérant, Jh REYNAUD.

Imprimerie Oriental, dirigée par Jh. REYNAUD.